



HAL
open science

Psychanalyse et genre : quelques questions à rouvrir à partir du problème “ trans ”

Pierre-Henri Castel

► **To cite this version:**

Pierre-Henri Castel. Psychanalyse et genre : quelques questions à rouvrir à partir du problème “ trans ”. Le Carnet psy, 2021. hal-03918023

HAL Id: hal-03918023

<https://hal.science/hal-03918023>

Submitted on 2 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Psychanalyse et genre : quelques questions à rouvrir à partir du problème « trans »

Pierre-Henri Castel

Commençons par un hommage. Sur les questions de psychanalyse et de genre, dans la tradition lacanienne dans laquelle j'ai été éduqué, je ne connais toujours rien de plus abouti (tant dans l'exégèse théorique que par l'acuité clinique) que les deux livres de Geneviève Morel, *Ambiguïtés sexuelles : sexuation et psychose* et *La Loi de la mère : essai sur le symptôme sexuel* (Economica, 2000 puis 2008). Un troisième volume était attendu, on peut vraiment regretter qu'il n'ait pas vu le jour. Le grand intérêt des études qu'elle y avait réunies, c'était de faire entendre des voix alors toutes nouvelles en France : non plus les seuls transsexuels classiques, changeant de *sexe*, aspirant à un oubli définitif de leur identité antérieure une fois les procédures chirurgicales et hormonales menées à leur terme (juridique), mais les nouvelles formes de vie *queer*, l'enfant d'un couple de lesbiennes, et d'autres configurations liées aux métamorphoses du *genre* qui commençaient alors à se banaliser dans la vie sociale.

Je reste néanmoins persuadé de la fécondité d'une autre approche (nullement exclusive de la sienne, directement psychanalytique), passant par la médiation de la philosophie très technique de l'identité et du lien corps/esprit, mais aussi de l'épistémologie et de l'histoire des sciences, pour approcher du noyau le plus controversé des questions du genre, au moins pour ce qui concerne les psychanalystes, l'émergence d'une problématique distincte du « transgenre » qui n'a plus du tout les mêmes coordonnées que celles du transsexualisme des années 1960-1990. À cet égard, je voudrais marquer un premier phénomène sidérant pour l'observateur. Les personnes qui revendiquent une identité pleine et entière dans l'autre *sexe*, et qui se font opérer et cherchent un oubli total de leur identité antérieure (qui était une « erreur de la nature ») n'ont absolument pas disparu. Mais comme elles ne revendiquent rien de plus, et se glissent de façon particulièrement fluide dans les dispositifs médicaux et juridiques existants, on ne les entend tout simplement plus. Il y a quelques années, avant d'entamer une procédure qui impliquait la destruction de ses organes génitaux, une personne « trans » avait demandé à ce qu'on préserve ses gamètes, dans l'éventualité où elle souhaiterait un jour avoir un enfant. Stupéfaction, scandale, mais aussi cris d'admiration devant cette idée nouvelle : saisie du comité d'éthique ! Le problème, comme il apparut rapidement, c'est qu'un nombre considérable de gens opérés n'avaient aucune envie qu'on congèle leurs gamètes, traces de leur état physiologique antérieur. Bien au contraire, ils souhaitaient plutôt qu'on n'en fasse jamais état, et ne demandaient en rien une telle extension de leurs droits. C'est la fluidité dans le *genre* qui porte des revendications de cet ordre, et il n'est pas du tout acquis qu'elle recouvre la totalité, ni même la majorité des situations cliniques effectivement prises en charge par le système de soins. Mais voici un second paradoxe. Longtemps, une revendication typique des militants « transgenre » relevait de ce qu'on pourrait appeler une *dénaturalisation* très profonde de l'identité sexuelle. L'imposition par les chirurgiens et les endocrinologues de canons anatomiques stéréotypés aux transsexuels, lesquels étaient pourtant l'objet de demandes explicites depuis les années 1960, a même été l'objet d'un rejet massif. Autour des années 2000, en Europe comme aux États-Unis, l'idée que l'identité de genre pouvait être purement et simplement *déclarative* (on choisit son apparence, on se dit homme ou femme, mais on n'en passe plus par des normes biomédicales de refaçonnage du corps) avait clairement le vent en poupe. En revanche, depuis que la question des opérations et des hormones se posent pour des enfants prépubères, on

assiste à un mouvement inverse de *renaturalisation* de l'identité de genre. Il faut désormais des bloqueurs de puberté, et tout un ensemble d'interventions dont on ne voit pas très bien en quoi ce ne serait pas des mises aux *normes physiologiques* des corps des enfants « trans ». En outre, il n'est pas difficile de prédire que cette renaturalisation va déboucher sur une question éthique redoutable : et si c'était une forme d'homophobie ? Et si c'était, en réalité, un échec de l'accompagnement social, psychologique et moral de garçons extraordinairement féminins (ou l'inverse), dont on ne projette pas le développement dans des identités de genre rebelles au binarisme hétérosexuel ? Qui vivra verra. En attendant, ces faits inédits appelleraient certainement de nouvelles analyses, et l'examen des mutations, ces vingt dernières années, de l'éthique médicale, de la psycho-endocrinologie, de la jurisprudence, de la chirurgie, ou de certains mouvements récents des sciences sociales (intersectionnalisme, sociologie de la domination, etc., mais aussi sociologie des groupes militants et des métiers du soin). Si l'on ne veut pas faire de la psychanalyse hors-sol, ni réduire le cours historique des choses à la prétendue plasticité infinie de l'« imaginaire » (alors que le « symbolique » et le « réel » eux, seraient d'une dureté à toute épreuve), c'est même ce à quoi il faudra se résoudre. Dans l'état actuel tant des connaissances que des ressources documentaires, un travail comme celui que j'avais tenté dans *La Métamorphose impensable* n'est plus du tout d'actualité : on ne peut même pas espérer obtenir une vue synoptique à moins de travailler en équipe.

Sans prétendre en fournir une liste exhaustive, cette entreprise risque cependant de se heurter à quelques obstacles particulièrement stimulants. J'en ai identifié au moins deux.

Le premier pose en fait un problème général à la psychanalyse d'aujourd'hui. La timidité devant la tâche monographique (la description richement documentée de cas et de cures, y compris d'*échecs* des cures), souvent d'ailleurs pour des motifs éthiques de convenance, finit par priver les débats de base empirique concrète. Manquent à l'appel les études suffisamment circonstanciées pour pouvoir faire l'objet de lecture et d'évaluation divergentes, voire *contradictoires* — si bien que les besoins de clarification conceptuelle ne se font pas jour, et qu'on tourne en rond dans des *a priori* idéologiques qui ne rendent pas justice de la singularité des situations. Ce qui complique les choses de façon intéressante, avec les « changements de sexe » ou « de genre », c'est qu'il ne faut pas s'attendre à ce qu'ils échappent à la controverse. On dispose en effet d'une foule de plaidoyers en première personne validant le succès de ces transformations (aux États-Unis, ils obéissent aux schémas puritains traditionnels de la rédemption : crise, désespoir, révélation puis reconstruction de soi), mais ils ne convainquent que les convaincus. Le défi auquel serait confronté les psychanalystes qui ont une connaissance de première main de ces parcours de vie, serait d'offrir des tableaux plus contrastés. Il y a au moins deux directions dans lesquelles il y aurait beaucoup de progrès à faire, à cet égard. D'une part, il faudrait insister sur ceci que ces métamorphoses subjectives ne se passent jamais seulement dans la tête d'un seul individu, mais nouent ensemble des générations, ont des conséquences spectaculaires sur les enfants, les conjoints, les ascendants, voire des figures apparemment périphériques de l'enfance qui ont en réalité un poids énorme dans les événements et leur issue. Ce sont des *co-variations* et des *co-évolutions* de ce type qui sont cliniquement significatives, et qui, à mon avis, permettent de se faire une représentation plus exacte de la part du succès et de l'échec dans lesdites transformations. Nul besoin de le dire, c'est fort difficile à obtenir, et cela implique plus que quelques rendez-vous avec une personne « trans ». D'autre part, et c'est d'autant plus important que la controverse pousse tout le monde aux extrêmes, ce devrait être le lieu de rappeler qu'en psychanalyse, un symptôme est toujours une tentative de *solution* à un problème. Les attitudes rigides qui ont souvent cours et qui consistent à rejeter par principe ces entreprises de transformation, et dont certains psychanalystes se sont fait une spécialité

auprès du public, négligent ceci qu'on n'a pas toujours mieux, ni même simplement autre chose à proposer dans certaines situations où les gens ont recours à ce que leur offrent la chirurgie et l'endocrinologie actuelles. Y compris quand ce sont de jeunes enfants. Y compris dans les situations aujourd'hui de plus en plus fréquentes (ne serait-ce que pour des raisons statistiques) de « détransition ». Y compris quand des problèmes d'endocrinologie avérés se combinent étrangement avec des aspirations identitaires qu'on jugeait autrefois complètement psychologiques. C'est une telle tension à préserver entre un certain registre de « solutions », et les risques et les dangers associés à ces mêmes « solutions », qui devrait guider l'écriture de telles monographies. On s'apercevrait alors, peut-on conjecturer, du genre de *jeu* qu'il y a ou qu'il n'y a pas dans ces situations, la difficulté étant, banalement de construire un moyen-terme entre l'exaltation libertaire du triomphe de la subjectivité ou sa condamnation morale comme une folie paradigmatique de l'hypermodernité, mais aussi, moins banalement, parce qu'une description (incluant un effort courageux du psychanalyste pour se situer à l'intérieur du tableau) qui a un grain suffisamment fin est la condition indispensable pour faire le tri entre les concepts nécessaires à la généralisation théorique, et ceux qui n'ont qu'une fonction défensive (d'un certain idéal social et culturel de la psychanalyse, par exemple, voire d'une idéologie médicale qui ne dit pas son nom) — sans oublier qu'une description minutieuse est la seule chance de faire apparaître en pleine lumière nos lacunes théoriques.

Il y a ensuite un second obstacle. C'est celui de la contribution de la psychanalyse, non plus quand on la considère (comme je viens de le faire) comme un domaine autonome de pratique et de connaissance, qui a ses normes, son histoire, ses critères de rationalité, etc., mais quand, *via* la question brûlante du genre, on l'envisage au cœur des sciences sociales comme de la conversation démocratique, et du point de vue du gain de réflexivité critique qu'elle autorise, comme des pratiques d'émancipation qui en font depuis l'origine le ressort moral et politique. En effet, je l'ai déjà pointé, une des différences majeures entre l'état des choses au tournant des années 2000 et la situation actuelle pour ce qui touche aux transsexuels et aux transgenres, c'est que le conflit autrefois latent entre féministes soucieuses des enjeux de la biologie du corps féminin (à cause, déjà, des inégalités de santé criantes entre hommes et femmes), d'une part, et, d'autre part, le mouvement de débiologisation-dénaturalisation anti-essentialiste dont le constructivisme du genre était l'avant-garde, est devenu un conflit ouvert. Tout se passe comme si de vieux motifs oubliés des années 1980 — les transsexuelles ne sont pas de vraies femmes et mettent en péril les revendications féministes — revenaient à la surface. Voyez par exemple l'émergence d'un courant qualifié de *gender critical*, qui conteste radicalement le postulat du mouvement « trans » selon lequel le simple *sentiment* d'appartenance suffirait à rendre non seulement *légitime* la revendication d'appartenance, mais *objective* l'appartenance elle-même à un genre ou à un autre. Non, va l'argument, il faut l'expérience vécue d'une enfance, des règles, de la sexualité, du rapport à la famille et au milieu social, et tout cela ne se réinvente pas après coup dans une identité jugée factice de « femme de genre ». Il en va de même, à une autre échelle, semble-t-il, avec la décomposition des alliances militantes entre intersexes et transgenres. On dira : ces phénomènes sont si marginaux, ces luttes tellement picrocholines, qu'ils n'ont pas de sens social saisissable, sauf pour les lecteurs d'*Hypatia* ou les candidats à un poste dans un département de *Gender Studies* aux États-Unis. Mais hausser les épaules est dangereux, car ces questions montent en généralité, notamment en Amérique du Nord, par la voie juridique, et finissent par interroger en profondeur la tendance (contrariée) à l'égalisation des conditions des hommes et des femmes, les formes qu'elle peut prendre et sa répercussion dans les mœurs quotidiennes. Les psychanalystes de ce point de vue ne doivent pas oublier ce que leur discipline doit à un moment bien particulier d'*informalisation* des rapports de genre au début du 20^e siècle (pour évoquer la notion si fructueuse développée par Cas Wouters). La méfiance d'une fraction du féminisme devant

certaines positions « trans » jugées extrêmes dit quelque chose de la nécessité de coordonner les émancipations : des rapports de genre aux rapports de travail, à la représentation politique, etc., autant de lieux où la radicalité constructiviste risque d'habiller un individualisme ultra-libéral complètement psychologisant des oripeaux de la subversion révolutionnaire la plus à gauche. Est-ce fatal ? Là encore, qui vivra verra. Cela signifie en tout cas que le genre *n'est plus* un opérateur de dénaturalisation et d'historicisation du sexe ; il devient plutôt *lui-même* quelque chose à historiciser et relativiser sociologiquement, et ce n'est pas du point de vue abstrait d'une polémique universitaire, mais de pratiques sociales multiples et concrètes. Or, à mon avis, une psychanalyse consciente de sa place et de sa valeur dans la conversation démocratique gagnerait à s'interroger sur le degré de *réflexivité critique* qu'elle fait gagner, ou pas, aux protagonistes de ces controverses. Il y a plus de 20 ans, qu'on s'en souviennne, on s'écharpait sur le risque mortel que légaliser les changements de sexe faisait courir à la civilisation (rien moins !) en prêtant au discours « trans » une force subversive inouïe. Avec le recul, on a plutôt assisté à la banalisation et à la marchandisation de procédures parfaitement digérées par nos sociétés et leurs systèmes juridiques, sans la moindre révolution. La leçon à en tirer, c'est l'insuffisante élaboration sociologique en psychanalyse qui débouche sur des paniques morales qui se dégonflent à la fin comme des baudruches et des slogans creux sur le « malaise dans la civilisation ». Dans le contexte présent, la résistance de la psychanalyse au genre pourrait ainsi apparaître comme bien autre chose qu'un combat d'arrière-garde. Mais à la condition expresse de conjuguer un surcroît de nuance clinique soutenu par le travail monographique avec une distanciation sociologiquement fondés à l'égard des figures dominantes de l'émancipation, dont certaines, selon le mot fameux de je ne sais plus qui, s'effacent « à la limite de la mer comme un visage de sable ».